

reil étatique de 1944 à 1947. Ce fut une politique internationale du stalinisme, liée aux accords de Téhéran, Yalta et Potsdam. L'Etat bourgeois est par terre, on entre dans un ministère (sous la direction de de Gaulle) pour le remettre debout, afin de pouvoir passer parlementairement au socialisme. Fidélité au léninisme, vous dis-je ! On demande aux ouvriers de produire à tour de bras et on décrète la grève « arme des trusts ». C'est toujours la fidélité au léninisme !

Sartre, par certains passages de son article, nous montre qu'il a lu Lénine sur la démocratie bourgeoise, son côté formel, sa façon de duper les masses. N'en tire-t-il aucune leçon sur la façon d'instaurer le pouvoir prolétarien ? Qu'il relise les thèses de Lénine au 1^{er} Congrès de l'I. C. (1919) sur la démocratie bourgeoise et la dictature prolétarienne :

« ... Ce serait la plus grande sottise de croire que la révolution la plus profonde dans l'histoire de l'humanité, que le passage du pouvoir, pour la première fois au monde, d'une minorité d'exploiteurs à la majorité d'exploités, puisse se produire dans les vieux cadres de la démocratie bourgeoise et parlementaire, puisse se produire sans brisures nettes, sans que se créent de nouvelles institutions incarnant ces nouvelles conditions de vie, etc. »

En 1944-1945, la fidélité au léninisme, c'est été de renforcer les nouvelles institutions (milices ouvrières patriotiques, comités...). Le stalinisme a contribué à recruter les vieux cadres de la démocratie bourgeoise et parlementaire.

Indépendamment de toute compréhension du léninisme, le bon sens devrait inciter à chercher pourquoi Staline servit les bourgeoisies occidentales et empêcha les travailleurs de poursuivre leur révolution. La seule réponse qu'on trouve chez Sartre, c'est que cela suppose une « confiance » dans un appareil centralisé et qu'on admet « que les sacrifices consentis étaient légitimes ». C'est une explication un peu maigre. Et Sartre ne se doutait guère en écrivant son étude que, dans le Bureau Politique du P.C.F., il y avait au moins deux membres qui faisaient des réserves sur cette prétendue « fidélité » au léninisme des années de la « Libération ».

Toujours à propos de la guerre mondiale numéro 2, et des sacrifices légitimes consentis, Sartre met en cause les trotskystes :

« Il faudrait soutenir d'abord que le conflit de 1940 ne fut qu'une guerre impérialiste. C'est ce que pensent les trotskystes et ils sont conséquents puisqu'ils condamneront la Résistance en 1942. »

Jamais les trotskystes n'ont dit que la deuxième guerre mondiale n'était qu'une guerre impérialiste, pour la simple raison qu'ils n'ont à aucun moment mis l'U.R.S.S. sur le même plan que les Etats impérialistes de l'un ou l'autre camp. Nous avons toujours distingué la guerre menée par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne contre l'Allemagne de la

guerre menée par l'U.R.S.S. contre l'Allemagne. Sartre pense-t-il que Roosevelt et Churchill faisaient la guerre pour la défense de l'U.R.S.S. ? Et que le Kremlin était intéressé à l'extension de l'impérialisme américain au Japon ? Ces deux questions — dont les réponses sont évidentes — montrent que l'alliance contre Hitler exprimait, sur le plan des gouvernements et des Etats, la combinaison très temporaire d'une guerre interimpérialiste avec une guerre de défense de l'U.R.S.S. contre une coalition impérialiste. Parce qu'ils avaient ainsi analysé la guerre, les trotskystes en déduisent leur attitude : pour la défense de l'U.R.S.S., mais pas pour l'union sacrée avec leur bourgeoisie, même avec la partie de celle-ci qui s'alliait temporairement à l'U.R.S.S. C'est cette position qui se traduisait dans l'attitude des trotskystes qui — Sartre omet de le dire et il est désagréable d'avoir à le lui faire remarquer — ont mené une lutte clandestine lourde de sacrifices contre le nazisme et Vichy. Les trotskystes ont été les premiers à prôner cette lutte, cette résistance, mais ils ont refusé de s'intégrer dans ce qui était organisé par le B.C.R.A. et l'Intelligence Service, ils ont refusé de souscrire à une combinaison politique dans laquelle il fallait accepter la direction de la bourgeoisie.

Dans cet exemple, Sartre il est vrai se montre conséquent avec lui-même dans sa simplification sociologique. Il identifie le mouvement communiste de masse avec sa direction stalinienne, comme il identifie la résistance d'hier avec la direction de celle-ci. Pour reconnaître le mouvement, il lui faut reconnaître la direction du moment. Il pourrait résumer sa pensée en paraphrasant une phrase célèbre: le mouvement n'est rien, la direction est tout.

Pour sa défense, Sartre — après bien d'autres — mentionnera « Que faire ? » de Lénine. Le mouvement ouvrier spontanément ne peut sortir du cadre de la société bourgeoise, du cadre de la lutte contre les conséquences de cette société sur son existence ; et ce sont les intellectuels qui doivent introduire dans ce mouvement l'idéologie socialiste pour l'amener à lutter contre la cause, contre le régime capitaliste. Dans « Que faire ? » qui est une polémique contre les tendances économistes qui, à l'époque, niaient en Russie le rôle du Parti révolutionnaire Lénine a effectivement exprimé une telle idée. Mais, quelques années plus tard, sans revenir le moins du monde sur la justesse de sa lutte contre les économistes, il reformulait plus précisément sa pensée sur cette question du développement du mouvement ouvrier. Voici ce qu'il écrivait en 1907 dans une préface à un recueil où se trouvait réédité « Que faire ? » :

« L'erreur fondamentale de ceux qui polémiqument aujourd'hui contre « Que faire ? » est qu'ils détachent cette œuvre du contexte d'un milieu historique donné, qu'ils éliminent complètement une période de développement donnée de notre Parti au-